

Âges de la vie et temps de l'histoire

Annie Ernaux, *Les Années*,
Éditions Gallimard, 2008

« Comment représenter à la fois le passage du temps historique, le changement des choses, des idées, des mœurs et l'intime de cette femme » (p. 179) : c'est à un problème sociologique classique, mais difficile, que s'est confrontée – littérairement – Annie Ernaux dans son dernier livre. Il s'agissait, en effet, de mettre en évidence l'encastrement du cours d'une trajectoire biographique (la sienne), celui de la lignée familiale où elle s'insère et celui de l'histoire de la société où l'une et l'autre se sont déroulées.

Les « âges de la vie »

La mise en récit d'une histoire individuelle ou collective pose d'abord un problème de périodisation. Pour le résoudre, deux voies s'ouvrent classiquement en histoire : « Rythmer le temps selon les inflexions de chaque série de phénomènes [...] ou affirmer l'interdépendance des dimensions d'une société au cours d'une période¹. » Dans la première perspective, il s'agit d'identifier des séries de phénomènes homogènes et de les ordonner de manière à y établir des séquences : à chaque ordre de

GÉRARD MAUGER

faits correspond sa périodisation. À chacune des « sphères » de la vie sociale (économique, politique, scientifique, littéraire, etc.), correspond non seulement sa propre histoire, son propre temps, mais à chacune de ces histoires correspondent aussi des périodisations multiples : le temps court (celui du chroniqueur, du journaliste, de l'histoire événementielle), le temps cyclique de l'histoire économique et sociale, la longue durée de l'histoire des structures (celle, d'ampleur séculaire, des cadres géographiques, économiques, mentaux, etc.)². À cette « décomposition de l'histoire en plans étagés³ », on peut faire correspondre celle de l'individu

1. Raphaël Valéry et Olivier Dumoulin, « Avant-propos », dans *Périodes. La construction du temps historique*, Actes du V^e colloque d'Histoire au Présent, Paris, Éditions de l'EHESS et Histoire au Présent, 1991, p. 10. Sur l'histoire de ce conflit historiographique, cf. Olivier Dumoulin, « La guerre des deux périodes », *ibid.*, p. 145-153.

2. Fernand Braudel, « La longue durée », *Annales E.S.C.*, n° 4, octobre-décembre 1958, (reproduit dans *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p. 46). Sur les problèmes posés par l'enchevêtrement de ces diverses temporalités, cf. Reinhart Koselleck, *Le futur passé. Contribution à l'histoire des temps historiques*, traduit de l'allemand par Jochen Hoock et Marie-Claire Hoock, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990, en particulier le chapitre III, « Représentation, événement et structure », p. 133-144.

3. L'expression est empruntée à Fernand Braudel, « Préface » de *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, reproduit dans *Écrits sur l'histoire*, *op. cit.*, p. 13.

en un « cortège de personnages⁴ », de l'histoire de vie en une multitude d'histoires parallèles : histoire familiale, scolaire, professionnelle, culturelle, religieuse, politique, etc., chacune dotée de son propre rythme, de sa propre périodisation⁵.

Dans l'autre perspective – le découpage en périodes de l'historiographie traditionnelle – il s'agit de mettre en évidence des séquences successives définies par « une essence propre », un « tout qui rende intelligibles les parties éparses du corps social en un moment donné⁶ », un *Zeitgeist*⁷ : l'étude porte alors sur l'interdépendance des éléments d'une période. À la délimitation de périodes dans le cours de l'histoire correspond celle de degrés dans le cours de la vie, étapes d'une ascension et d'un déclin entre la naissance et une fin inéluctable, séquences souvent représentées, elles aussi, comme des « âges » dotés d'une psychologie propre. Au *Zeitgeist* caractéristique d'une époque, correspond « l'humeur » associée à chaque « âge de la vie ». À la recherche historiographique de l'interdépendance des éléments d'une période, correspond la recherche de la cohérence propre à un âge de la vie, des pratiques d'un même agent dans différents

champs de l'espace social, liée à un état de l'*habitus*⁸.

Comme le note Antoine Compagnon, *Les Années*, découpées en treize séquences, sont ordonnées chronologiquement par la succession des « âges de la vie⁹ ». Annie Ernaux reprend, en effet, à son compte l'un des thèmes les plus fréquents de l'iconographie profane dont les traits essentiels fixés au XIV^e siècle, selon Philippe Ariès, demeurent presque inchangés jusqu'au XVIII^e siècle et se retrouvent à peu près identiques dans les gravures populaires qui figurent les degrés d'âges du XVI^e au XIX^e siècle¹⁰. Comme dans les estampes du XIX^e siècle, où Alain Charraud voit « la manifestation d'un modèle que la pensée populaire a élaboré pour représenter les âges de la vie en images et dont les estampes différentes sont autant de variantes¹¹ », modèle qui emprunte à la fois à une représentation naturaliste (physiologique) du cours de la vie et à une vision sociologique de la succession des différents rôles sociaux selon les âges, Annie Ernaux introduit chaque séquence par une image datée : photographies, film ou cassette vidéo qui portent, eux aussi, la trace du vieillissement biologique et social : de « l'entrée dans le monde » (1941) à la « grand-mère présen-

4. Luc Boltanski invite ainsi à définir « l'individu concret comme la réunion de toutes les personnalités socialement requises qu'il est en mesure de produire, bref comme un groupe » (dans « L'espace positionnel. Multiplicité des positions institutionnelles et *habitus* de classe », *Revue française de sociologie*, vol. XIV, 1973, p. 3-26).

5. Le travail politique d'organisation de la masse des sujets ou des citoyens en fonction de leur âge définit des « polices des âges » (militaires, religieuses, scolaires, salariales, politiques, etc.).

6. Olivier Dumoulin, « La guerre des deux périodes », *art. cit.*, p. 148.

7. Dans cette perspective, la période apparaît comme un véritable personnage historique doté d'une psychologie propre : « L'esprit classique en sa force aime la stabilité. Après la Renaissance et la Réforme, grandes aventures, est venue l'époque du recueillement », écrit ainsi Paul Hasard à propos du XVII^e siècle (dans *La crise de la conscience européenne*, Paris, Fayard, 1961, p. 3.

8. L'état de l'*habitus* individuel à un moment donné de son histoire est au principe de la cohérence des pratiques d'un agent (individualité biologique socialement instituée agissant comme support d'un ensemble d'attributs et d'attributions et désignée par un nom propre) occupant un ensemble de positions dans différents champs de l'espace social au moment considéré.

9. Antoine Compagnon, « Désécrire la vie », *Critique*, janvier-février 2009, n° 740-741, p. 49-60.

10. « La répétition de ces images piquées sur les murs, à côté des almanachs, parmi les objets familiers, nourrissait l'idée d'une vie coupée de relais bien marqués, correspondant à des modes d'activité, à des types physiques, à des fonctions, à des modes d'habits », écrit Philippe Ariès (*L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1973, p. 6).

11. Alain Charraud, « Analyse de la représentation des âges de la vie humaine dans les estampes populaires du XIX^e siècle », *Ethnologie française*, nouvelle série, n° 1, 1971, p. 59-78.

tant sa petite-fille » (25 décembre 2006), en passant par les photos de classe, les photos ou les films de la vie familiale, les photos de vacances et la cassette d'un cours fait au lycée de Vitry-sur-Seine. Ces vignettes scandent le cours d'une trajectoire biographique où s'entremêlent les fils d'un itinéraire familial (de la famille d'origine à la famille conjugale, marqué par la mort du père, le mariage, la naissance des enfants, le divorce, puis le départ des enfants), d'un cursus scolaire (ponctué par la succession des établissements – du pensionnat Saint Michel à la cité universitaire de Mont-Saint-Aignan, en passant par le lycée Jeanne-d'Arc – et par ses rites de passage successifs – l'examen d'entrée en sixième, le BEPC, « les deux bacs », les certificats de licence, le Capes), d'un itinéraire professionnel (celui d'un professeur de lettres, l'écrivain étant ici passé sous silence¹²), mais aussi d'une vie amoureuse et sexuelle, d'un itinéraire religieux, politique, culturel (marqué par des chansons, des films, des lectures: « des livres de la Bibliothèque Verte ou des histoires de *La Semaine de Suzette* » à « Bourdieu, Foucault, Barthes, Lacan, Chomsky, Baudrillard, Wilhelm Reich, Ivan Illich », après « [s'être] abreuvée d'existentialisme, de surréalisme, [avoir] lu Dostoïevski, tout Flaubert, [...] Le Clézio et le nouveau roman »), etc. Dans l'entrelacs de ces itinéraires qui forme la trame d'une vie, Antoine

Compagnon, relevant le leitmotiv des chansons de variétés (elles ne procurent pas seulement « le décor éphémère d'une époque », mais « reste [nt] gravé [es] dans la tête comme un air qui obsède, qui ne demande qu'à être réécoute », p. 50-51) et celui des repas de fêtes (« rien ne raconte mieux le passage des générations que la suite des repas de fêtes », p. 51), retient la succession des générations au sein d'une lignée familiale: « Ce qui reste au bout des *Années*, au-delà des corps et des souvenirs plus ou moins personnels, ce sont des générations et une famille », écrit-il¹³. Universaliser ainsi *Les Années* en y lisant « notre histoire unanime à travers des objets, ou des noms d'objets, les marques à l'ombre desquelles nous avons grandi [...], nous qui avons connu la France d'après-guerre [...], nous qui avons vu naître la société de consommation¹⁴ », c'est occulter, me semble-t-il, la spécificité de la trajectoire décrite par Annie Ernaux, ou plutôt celle d'une famille de trajectoires qui conduisent des classes populaires au champ intellectuel ou, de façon plus générale, à la petite-bourgeoisie intellectuelle ou à « la petite-bourgeoisie nouvelle¹⁵ ». C'est en méconnaître la particularité ou plutôt focaliser son attention sur le décor en ignorant la scène. *Les Années* sont, en effet, aussi et peut-être surtout celles d'une « migration de classe ».

De même qu'on peut distinguer dans le cours d'une trajectoire biographique un ensemble d'itinéraires entremêlés (familial, scolaire, professionnel, etc.) et rechercher les étapes propres à chacun d'eux, on peut s'efforcer de mettre en évidence des séquences biographiques, des « âges » définis par un agencement temporel spécifique entre différentes phases de ces itinéraires, une « humeur » qui leur est propre. En

12. « Une défection m'a surpris dans *Les Années*, celle de l'écrivain. [...] *Les Années* font comme si leur auteur n'était pas un écrivain qui avait beaucoup publié depuis plus de trente ans, comme s'il ne s'agissait pas d'elle », note Antoine Compagnon (« Désécrire la vie », art. cit., p. 57). Peut-être cette « défection » délibérée tient-elle précisément au souci qu'« il ne s'agisse pas d'elle », à une tentative d'« autobiographie impersonnelle » (p. 240). (« Ce ne sera pas un travail de remémoration, tel qu'on l'entend généralement, visant à la mise en récit d'une vie, à une explication de soi », écrit Annie Ernaux, p. 239) apparentée à celles de Pierre Bourdieu (« Confessions impersonnelles », dans *Méditations pascalienues*, Paris, Seuil, 1997, p. 44-53 et *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'Agir, 2004).

13. Antoine Compagnon, « Désécrire la vie », art. cit., p. 59.

14. *Ibid.*, p. 56.

15. Pierre Bourdieu, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, p. 409-431.

considérant sa trajectoire biographique comme une succession d'« états de femme¹⁶ », Annie Ernaux tente d'objectiver, à chaque étape, des désirs et des peurs, des pratiques, un état de « l'*habitus* féminin ». En envisageant sa trajectoire biographique comme un déplacement dans l'espace social, on peut y distinguer des étapes définies par le « *sense of one's place* » (i. e. des classements et des auto-classements). Ainsi Annie Ernaux objective-t-elle celles de « la transition » de la collégienne à l'étudiante, c'est-à-dire, dans le cas présent, des classes populaires au monde des intellectuel(le)s.

1955 : « Peut-être ne perçoit-elle pas l'écart qui la sépare d'autres filles de la classe [...]. Un écart qui se marque dans les distractions, l'emploi du temps à l'extérieur de l'école, la façon générale de vivre, et qui l'éloigne autant des filles chics que de celles qui travaillent déjà dans des bureaux ou des ateliers. Ou bien elle mesure cet écart sans s'en préoccuper » (p. 55).

1957 : « Elle connaît maintenant le niveau de sa place sociale – il n'y a chez elle ni Frigidaire, ni salle de bains, les vécés sont dans la cour et elle n'est toujours pas allée à Paris –, inférieur à celui des copines de classe. Elle espère que celles-ci ne s'en aperçoivent pas, ou le lui pardonnent, dans la mesure où elle est « marrante » et « relaxe » [...]. Toute son énergie se concentre vers « avoir un genre » » (p. 66).

1958-1959 : « Elle n'a pas envie de dire que ses parents tiennent un café-épicerie. Elle a honte d'être hantée par la nourriture, de ne plus avoir ses règles, de ne pas savoir ce que c'est qu'une hypokhâgne, de porter une veste en suédine et non en daim » (p. 77).

Au milieu des années 1960 : « Malgré soi, on remarquait les façons de saucer l'assiette, secouer la tasse pour faire fondre le sucre, de dire avec respect "quelqu'un de haut placé" et l'on percevait d'un seul coup le milieu familial de l'extérieur, comme

un monde clos qui n'était plus le nôtre » (p. 85).

1963 : « Les deux filles qui l'entourent sur la photo appartiennent à la bourgeoisie. Elle ne se sent pas des leurs, plus forte et plus seule. Elle ne pense pas non plus avoir rien de commun maintenant avec le monde ouvrier de son enfance, le petit commerce de ses parents. Elle est passée de l'autre côté mais ne saurait dire de quoi [...]. Elle ne se sent nulle part, seulement dans le savoir et la littérature » (p. 87).

Hiver 1967-1968 : « Je suis une petite-bourgeoise arrivée » (p. 99).

1972-1973 : « Ses années d'étudiante ne sont plus pour elle objet de désir nostalgique. Elle les voit comme le temps de son embourgeoisement intellectuel, de sa rupture avec son monde d'origine. De romantique sa mémoire devient critique. Souvent, il lui revient des scènes de son enfance, sa mère lui criant *plus tard tu nous cracheras à la figure*, [...] tout ce qu'elle a enfoui comme honteux et qui devient digne d'être retrouvé, déplié à la lumière de l'intelligence » (p. 121).

Les temps de l'histoire : 1941-2006

En écrivant *Les Années*, Annie Ernaux n'a évidemment pas cherché à faire œuvre d'historienne, mais s'est efforcée de retrouver « la mémoire de la mémoire collective dans une mémoire individuelle », de « rendre la dimension vécue de l'histoire ». Dans cette perspective, il s'agissait de « réentendre les paroles des gens, les commentaires sur les événements et les objets, prélevés dans la masse des discours flottants, cette *rumeur* qui apporte sans relâche les formulations incessantes de ce que nous sommes et devons être, penser, croire, craindre, espérer » (p. 239). Mais, qu'il s'agisse d'écrire l'histoire ou de reconstituer la mémoire, il s'agit toujours d'identifier des événements significatifs et des évolutions de longue durée dans le cours de l'Histoire et dans celui d'histoi-

16. L'expression est empruntée à Nathalie Heinich, *États de femmes. L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris, Gallimard, 1996.

res sectorielles : l'histoire politique (nationale et internationale), mais aussi l'histoire des choses (celle des marchandises et de la consommation dans l'histoire économique), l'histoire des productions culturelles (chansons de variétés, cinéma, littérature, sciences sociales, philosophie, etc.) et celle des mouvements sociaux, etc.

De ce point de vue, il me semble que *Les Années* suggère une hypothèse¹⁷ : la mémoire collective (« la dimension vécue de l'histoire ») des classes populaires diffère, tant dans son contenu que dans sa genèse, de celle de la petite-bourgeoisie intellectuelle. En raison de la méthode adoptée – reconstituer la mémoire collective à travers sa propre mémoire – la première partie du livre restitue le souvenir qu'Annie Ernaux a conservé de la mémoire de ses parents et du cercle familial (celle des classes populaires, de 1936 à mai 68 qui marque une césure). La deuxième partie restitue la mémoire collective de la petite-bourgeoisie intellectuelle de 1968 à la première décennie du XXI^e siècle : la sienne et celle de son nouvel univers d'appartenance. De sorte que l'on peut imputer les déplacements perceptibles de l'intérêt, soit à celui du point de vue – des classes populaires à la petite-bourgeoisie intellectuelle –, soit, comme semble le suggérer Annie Ernaux, à la transformation des supports de la mémoire collective et à l'accélération du temps de l'histoire. Autrefois transmise oralement, la mémoire collective s'ancre désormais sur de nouveaux supports : « Sur Internet il suffisait d'écrire un mot-clé pour voir déferler des milliers de "sites", livrant en désordre des bouts de phrases et des bribes de textes [...]. Internet opérait l'éblouissante transformation du monde en discours » (p. 222-223); « On était dans un présent infini. On n'arrêtait pas de vouloir le "sauvegarder" en une frénésie de photos et de films visibles sur-le-champ. [...] Ce qui comptait, c'était la prise, l'existence captée et double, enregistrée à mesure qu'on la vivait » (p. 223).

Parallèlement, le cours de l'histoire, au moins celui des choses, semble s'être accéléré : « On passait au lecteur de DVD, à l'appareil photo numérique, au baladeur MP3, à l'ADSL, à l'écran plat, on n'arrêtait pas de passer. [...] Nous étions débordés par le temps des choses. Un équilibre longtemps tenu entre leur attente et leur apparition, entre la privation et l'obtention, était rompu. La nouveauté ne suscitait plus de diatribe ni d'enthousiasme, elle ne hantait plus l'imaginaire. C'était le cadre normal de la vie » (p. 220). De sorte que, selon Annie Ernaux, le mode de construction, la structure et le contenu de la mémoire collective sont aujourd'hui méconnaissables : « Et l'on avait en soi une grande mémoire vague du monde. De presque tout on ne gardait que des paroles, des détails, des noms, tout ce qui faisait dire à la suite de Georges Pérec « je me souviens » : du baron Empain, des Picorettes, des chaussettes de Bérégovoy, de Devaquet, de la guerre des Malouines, du petit déjeuner Benco. Mais ce n'était pas de vrais souvenirs, on continuait d'appeler ainsi quelque chose d'autre : des marqueurs d'époque » (p. 224). Mémoire méconnaissable au point que le passé n'aurait plus cours aujourd'hui : « Dans les déjeuners de fête, les références au passé se raréfiaient » (p. 151); « Le lien avec le passé s'estompait. On transmettait juste le présent » (p. 135).

La mémoire collective des classes populaires (du Front populaire à mai 68) telle que la reconstitue Annie Ernaux peut être définie d'abord par un mode de construction spécifique des événements mémorables : « Ils ne parlaient que de ce qu'ils avaient vu, qui pouvait se revivre en mangeant et en buvant. Ils n'avaient pas assez de talent ou de conviction pour parler de ce qu'ils savaient mais qu'ils n'avaient pas vu » (p. 24). Il en résulte une sélection des événements historiques dont ne restent que ceux qui pèsent sur « l'ordre de la nécessité » qui s'impose aux classes populaires : calamités comme les guerres et la faim (p. 25) ou « fiertés » comme les grèves de 36 et le Front populaire (p. 30). D'où

17. Je ne suis pas sûr qu'Annie Ernaux y souscrirait...

également le privilège accordé à l'histoire de longue durée: « Un héritage de pauvreté et de privation antérieur à la guerre et aux restrictions, plongeant dans une nuit immémoriale, “dans le temps” » (p. 29) ou, à l'inverse, « le progrès » de l'après-guerre devenu « l'horizon des existences » (p. 44): « Il signifiait le bien-être, la santé des enfants, les maisons lumineuses et les rues éclairées, le savoir, tout ce qui tournait le dos aux choses noires de la campagne et à la guerre » (p. 44). L'intérêt accordé à « l'histoire vécue » implique, par ailleurs, l'imbrication de l'Histoire, de l'histoire de la lignée et des histoires de vie (« des histoires sans événements personnels autres que les naissances, les mariages et les deuils », p. 29): « Récit familial et récit social c'est tout un » (p. 28). De ce point de vue, les événements politiques et les faits divers, « tout ce qui sera reconnu plus tard comme ayant fait partie du paysage de l'enfance » ne forment qu'une toile de fond sans grand intérêt, « un ensemble de choses sues et flottantes » (p. 37), des informations réfractées « à l'état de sensations, de sentiments et d'images – sans traces de l'idéologie qui les a suscitées » (p. 68), éclipsées au profit des événements réguliers qui scandent le temps cyclique du calendrier scolaire qui « avait remplacé le cycle des saisons » (p. 33), religieux (« La religion était le cadre officiel de la vie et réglait le temps », p. 46), festif, sportif, commercial: « Au printemps revenaient les communions, la fête de la Jeunesse et la kermesse paroissiale, le cirque Pinder, et les éléphants de la parade bouchaient d'un seul coup la rue de leur immensité grise. En juillet le Tour de France qu'on écoutait à la radio, collant dans un dossier les photos de Geminiani, Darrigade et Copi découpées dans le journal. À l'automne, les manèges et les baraques d'attractions de la fête foraine » (p. 45); « Entre la fête foraine et la kermesse, la Quinzaine commerciale s'installait comme rite de printemps » (p. 52). Enfin, la mémoire collective des classes populaires (« l'identité populaire », si l'on veut) se transmet tacitement, par l'incor-

poration d'une *hexis* corporelle (« hors des récits, les façons de marcher, de s'asseoir, de parler et de rire, hélér dans la rue, les gestes pour manger, se saisir des objets, transmettaient la mémoire passée de corps en corps du fond des campagnes françaises et européennes », p. 31) et l'appropriation d'une langue (« un français écorché, mêlé de patois [...], indissociable des voix puissantes et vigoureuses, des corps serrés dans les blouses et les bleus de travail, des maisons basses avec jardinet, de l'aboïement des chiens l'après-midi et du silence qui précède les disputes », p. 32, « la langue originelle, qui n'obligeait pas à réfléchir aux mots, seulement aux choses à dire ou à ne pas dire, celle qui tenait au corps », p. 34) et d'une vision dichotomique du monde (« Est/Ouest, Khrouchev le moujik/Kennedy le jeune premier, Peppone/Don Camillo, JEC/UEC, *L'Humanité/L'Aurore*, Franco/Tito, cathos/cocos », p. 80), c'est-à-dire un ensemble de schèmes de perception, d'appréciation et d'action, bref un *habitus* de classe.

Quant à la mémoire collective de la petite-bourgeoisie intellectuelle, dont je doute qu'on puisse l'universaliser¹⁸, même s'il est vrai qu'elle n'est pas étrangère aux transformations des supports de mémoire et à l'accélération, au moins apparente, du cours de l'histoire telle que l'écrivent les médias au jour le jour¹⁹, il me semble

18. C'est ce que suggère Antoine Compagnon (« Désécrire la vie », art. cit.) en voyant dans « le mouvement vers l'anonymat » le moyen d'en faire un « curieux livre, troublant comme notre livre à tous » (p. 49), rassemblant « les poncifs, les clichés qui meublent la mémoire d'une génération » (p. 56), « les fétiches des Trente Glorieuses » (p. 57). Pour tester l'hypothèse de l'universalité de cette mémoire collective, il faudrait étudier celle qu'ont conservée les classes populaires de la période 1968-2006 et se demander, par exemple, si son mode de construction diffère sensiblement de celui que décrit Annie Ernaux pour la période 1936-1968.

19. « L'enregistrement hétéroclite, continu du monde, au fur et à mesure des jours, passait par la télévision » (*Les Années*, op. cit., p. 133).

qu'elle peut être caractérisée par un déplacement au moins partiel des centres d'intérêt et par le souci permanent d'« être dans le coup ». Dans cette perspective, c'est le changement de point de vue qui rendrait compte du « moment de rupture » que signale Antoine Compagnon²⁰, du « tournant après lequel tous ces noms [noms communs et noms propres] ne sont plus porteurs de poésie, non pas qu'ils ne nous disent plus rien, mais [parce que] soudain ce qu'ils nous disent devient plat, ne résonne plus ». Les événements biographiques et ceux qui ponctuent l'histoire de la lignée y ont toujours leur place, mais le déplacement des centres d'intérêt apparaît dans la place prise désormais par l'histoire des biens culturels (celle de la littérature, du cinéma, des sciences sociales, des questions philosophiques – « l'aliénation » et ses satellites, la « mauvaise foi » et la « mauvaise conscience », « immanence » et « transcendance » », l'« authenticité » » (p. 83) – ignorés par les classes populaires), l'histoire politique et celle des mouvements sociaux replacés au centre de la vie intellectuelle par mai-juin 68 (« on était dans une lecture politique généralisée du monde. Le mot principal était libération », p. 107). Si dans les classes populaires, on ne s'autorise à parler que de ce qu'on a vécu, faute du « talent » et sans doute aussi de « l'assurance » qu'il faudrait pour pouvoir tirer un profit symbolique du commentaire de ce qu'on a lu dans le journal, entendu à la radio ou vu à la télé, l'appartenance à la petite-bourgeoisie intellectuelle impose, à l'inverse, non seulement de s'y intéresser, mais d'en penser et d'en dire quelque chose — « noblesse culturelle oblige » — et, si possible, de s'y investir. Investissement d'autant plus facile que la multiplication des « causes » les met désormais à la portée de tous : « il était accordé à chacun, pourvu qu'il représente un groupe, une condition, une injustice, de parler et d'être écouté, intellectuel ou non. Avoir vécu

quelque chose en tant que femme, homosexuel, transfuge de classe, détenu, paysan, mineur, donnait le droit de dire *je*²¹. Il y avait une exaltation à penser en termes collectifs » (p. 108). Si l'histoire des choses occupe toujours une place centrale, c'est désormais parce qu'elles contribuent, au même titre que « les opinions », à « l'image de soi » indissociable d'un « style de vie » : « dans la façon de s'habiller, [...] de lire (*Le Nouvel Obs*), de s'indigner [...], d'admettre [...], on se sentait ajustés à l'époque » (p. 118). Les choses passent, les styles de vie évoluent, les lexiques se rénovent avec les *looks*, mais quoi qu'il arrive, il s'agit de « rester dans le coup ».

Les « âges de la vie » et les « temps de l'histoire »

Reste à mettre en évidence les incidences – sinon toujours occultes, du moins souvent imperceptibles – du cours de l'histoire sur celui des histoires individuelles. Une trajectoire biographique peut être décrite comme un ensemble de parcours simultanés et/ou successifs dans divers cadres institutionnels, dans différents champs de l'espace social qui sont eux-mêmes en perpétuel changement²². De ce fait, toute tentative de périodisation d'une trajectoire biographique doit tenir compte de deux ordres d'événements distincts mais

21. Le champ des possibles en la matière n'a pas cessé de s'étendre...

22. Cette perspective est celle que suggère la définition de la trajectoire sociale proposée par Bourdieu, c'est-à-dire « la série des positions successivement occupées par un même agent (ou un même groupe) dans un espace lui-même en devenir et soumis à d'incessantes transformations [...] ». C'est dire qu'on ne peut comprendre une trajectoire (c'est-à-dire le vieillissement social qui, bien qu'il l'accompagne inévitablement, est indépendant du vieillissement biologique) qu'à condition d'avoir préalablement construit les états successifs du champ dans lequel elle s'est déroulée » (dans « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, juin 1986, p. 69-72).

20. *Ibid.*, p. 56.

relativement dépendants. « Événements biographiques » qui jalonnent les différents parcours constitutifs d'une trajectoire, dont les régularités reflètent « le mode de génération » des générations successives ou « le mode de reproduction²³ », c'est-à-dire un état des cadres de socialisation (structures familiales, système scolaire, marché du travail, etc.). « Événements historiques » qui ponctuent le devenir des structures sociales et dont les trajectoires individuelles portent la trace²⁴: « Je pense que les garçons et les filles de ma génération ont eu leur enfance façonnée par ces grands événements historiques (*i. e.* l'assassinat du chancelier Dollfus par les nazis en 1934, l'arrivée des réfugiés espagnols), écrivait par exemple Michel Foucault²⁵. La menace de la guerre était notre horizon, notre cadre d'existence. Puis la guerre est arrivée. Beaucoup plus que la vie familiale, ce sont des événements concernant le monde qui sont la substance de notre mémoire. Je dis "notre" parce que je suis sûr que la plupart des garçons et des filles à ce moment-là avaient la même expérience. Notre vie privée était vraiment menacée. C'est peut-être la raison pour laquelle je suis fasciné par l'histoire et par la relation entre l'expérience personnelle et ces événements dans lesquels nous sommes pris. »

Les Années mettent ainsi en évidence les effets qu'ont eus sur le cours de trajectoires biographiques individuelles ou sur celui de

l'histoire de lignées, des événements historiques comme la Seconde Guerre mondiale ou mai-juin 68, mais aussi ceux des transformations insensibles des mécanismes institutionnalisés qui fonctionnent comme instruments de reproduction sur les trajectoires d'une fraction des enfants des classes populaires et sur celui des destins féminins.

Fille unique d'une famille de classes populaires en ascension, le « nous » ou le « on » dont relève Annie Ernaux peut être décrit comme « un effet », encore statistiquement rare au début des années 1950, des « stratégies de reconversion » qui ont porté des familles d'artisans et de commerçants à intensifier fortement l'utilisation qu'elles faisaient du système d'enseignement pour assurer leur reproduction²⁶: « Nous, à la différence des parents, on ne manquait pas l'école pour semer du colza, locher des pommes et fagoter du bois mort » (p. 33); « Les parents affirmaient *les jeunes en sauront plus que nous* » (p. 44): « Les études suscitaient la méfiance, la crainte que par une sanction obscure, un retournement punitif pour avoir voulu monter trop haut, elles rendent dingos » (p. 44); « Ceux qui échouaient mesuraient précocement le poids de l'indignité, ils n'étaient pas *capables*²⁷. L'éloge de l'instruction partout dans les discours recouvrait sa distribution parcimonieuse » (p. 48); « "Avoir ses deux bacs" – le premier en fin de première, le second l'année d'après – était le signe de incontestable de la supériorité intellectuelle et la certitude d'une future réussite sociale. Pour la plupart des gens, les examens et les concours qu'on passerait par la suite n'avaient pas autant d'importance, ils

23. On peut définir un « mode de reproduction » par le système de « stratégies de reproduction » adapté aux particularités du patrimoine familial qu'il s'agit de reproduire: stratégies de fécondité, stratégies successorales, stratégies éducatives, stratégies matrimoniales, etc. (cf. Pierre Bourdieu, *La noblesse d'État. Grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Éditions de Minuit, 1989, p. 373-427).

24. Sur ce sujet, cf. Karl Mannheim, *Le problème des générations*, traduction de l'allemand par Gérard Mauger et Nia Perivolaropoulou, introduction et postface de Gérard Mauger, Paris, Nathan, 1992 et Olivier Ihl, « Socialisation et événements politiques », *Revue française de science politique*, vol. 52, n° 2-3, 2002, p. 125-144.

25. Dans *Ethos*, 1983, p. 5 (cit. dans Didier Eribon, *Michel Foucault*, Paris, Flammarion, 1985, p. 27).

26. Cf. Pierre Bourdieu, « Classement, déclassement, reclassement », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 24, novembre 1978, p. 2-22.

27. Si la massification ultérieure du système scolaire a banalisé l'accès des enfants des classes populaires à l'enseignement supérieur, elle a également banalisé le « sentiment d'indignité scolaire » de celles et ceux qui ne sont pas « capables ».

trouvaient seulement “beau d'arriver jusque-là” » (p. 71)²⁸.

De même, trois changements structurels ont infléchi durablement le cours des destins féminins et le caractère sexué des *habitus* – la scolarisation, l'investissement du marché du travail, l'accès à la contraception et le droit à l'avortement – créant les conditions de l'indépendance et de l'affranchissement de la domination masculine. La trajectoire décrite par Annie Ernaux s'inscrit à la charnière de ces changements structurels : elle porte la trace de l'état antérieur de la condition féminine, celle de la transition et celle d'une redéfinition en cours. L'état antérieur est ainsi défini : « Rien, ni l'intelligence, ni les études, ni la beauté ne comptait autant que la réputation sexuelle d'une fille, c'est-à-dire sa valeur sur le marché du mariage, dont les mères, à l'instar de leurs mères à elles, se faisaient les gardiennes [...]. La fille mère ne valait plus rien, n'avait rien à espérer, sinon l'abnégation d'un homme qui accepterait de la recueillir avec le produit de la faute » (p. 73-74). Cette définition de la valeur matrimoniale des filles a de multiples conséquences. L'absence de mixité qui renforce la sexuation des *habitus* : « Les garçons et les filles étaient toujours séparés. Les garçons, êtres bruyants, sans larmes, toujours prêts à lancer quelque chose, cailloux, marrons, pétards, boules de neige dure, disaient des gros mots, lisaient *Tarzan* et *Bibi Fricotin*. Les filles, qui en avaient peur, étaient enjointes de ne pas les imiter, de préférer les jeux calmes, la ronde, la marelle, la bague d'or » (p. 41). L'emprise de la religion « à la source de la morale » qui « conférait la dignité humaine sans laquelle la vie ressemblait à celle des chiens » (p. 46) (quelques années plus tard, « en perdant

son champ d'action principal, le sexe, elle [aura] tout perdu », p. 154). Le tabou pesant sur la sexualité : « Une somme de choses innommables – que les adultes seuls étaient censés savoir – se ramenant toutes aux organes génitaux et à leur usage » (p. 50). Une morale sexuelle rigide : « Le sexe était le grand soupçon de la société qui en voyait les signes partout [...]. Il était le premier critère d'évaluation des filles, les départageait en “comme il faut” et “mauvais genre” » (p. 50); « La honte ne cessait pas de menacer les filles. Leur façon de s'habiller et de se maquiller, toujours guettée par le *trop* » (p. 73). L'émancipation par rapport à la famille d'origine et la morale qu'elle incarne et la représentation de l'avenir qu'elle implique l'accès aux études supérieures, ouvrent une période de tensions, d'« incohérences statutaires²⁹ » : « On lisait en cachette *Bonjour tristesse* et les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Le champ des désirs et des interdictions devenait immense. Les adultes nous suspectaient d'être *démoralisés* par les écrivains modernes et de plus rien *respecter* » (p. 62); « Plus encore qu'un moyen d'échapper à la pauvreté, les études lui paraissent l'instrument privilégié de lutte contre l'enlèvement de ce féminin qui lui inspire de la pitié [...]. Aucune envie de se marier ni d'avoir des enfants, le mariage et la vie de l'esprit lui semblent incompatibles. » [...] Son idéal est l'union libre d'un poème d'André Breton » (p. 88); « La vie sexuelle restait clandestine et rudimentaire, hantée par “l'accident”. Nul n'était censé en avoir un avant le mariage » (p. 81). La virtualité de l'émancipation apparaît (pour les étudiantes) avec l'accès possible à la contraception : « Le plus défendu, ce qu'on n'avait jamais cru possible, la pilule contraceptive, était autorisé par une loi. On n'osait pas la réclamer au médecin, qui ne

28. Sur les tensions, les « injonctions contradictoires » associées à la réussite scolaire des enfants des classes populaires, cf. Gérard Mauger, « Annie Ernaux, “ethnologue organique” de la migration de classe », dans Fabrice Thumerel (dir.), *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux*, Arras, Artois Presses université, 2004, p. 177-203.

29. Cf. Jean-Claude Chamboredon, « Adolescence et post-adolescence : la “juvénisation” », dans Anne-Marie Alléon, Odile Morvan, Serge Lebovici (dir.), *Adolescence terminée, adolescence interminable*, Paris, Puf, p. 13-28.

la proposait pas, surtout quand on n'était pas mariée. On sentait bien qu'avec la pilule la vie serait bouleversée, tellement libre de son corps que c'en était effrayant. Aussi libre qu'un homme » (p. 92). Avec mai 68, puis la conquête du droit à l'avortement, la virtualité devient réalité : « Tout ce qui avait été interdit, péché innommable, était conseillé [...]. Le discours du plaisir gagnait tout [...]. On se retournait sur son histoire de femme. On s'apercevait qu'on n'avait pas eu notre compte de liberté sexuelle, créatrice, de tout ce qui existe pour les hommes [...]. La rumeur du MLF venait à la province [...]. Pour la première fois, on se représentait sa vie comme une marche vers la liberté, ça changeait beaucoup. Un sentiment de femme était en train de disparaître, celui d'une infériorité naturelle » (p. 110); « Elle a commencé à se penser en dehors du couple et de la famille » (p. 120); « Elles retournaient dans le grand marché de la séduction, se découvraient de nouveau exposées aux aventures du monde dont le mariage et la maternité les avaient éloignées » (p. 138); « Autour d'eux les divorces pullulaient » (p. 137).

C'est avec l'intention de contribuer à la réflexion sur la spécificité de la littérature considérée comme une voie d'accès à la connaissance et à la vérité, à laquelle Annie Ernaux a contribué de façon délibérée, beaucoup plus aiguë et originale que la plupart de ses contemporains, que j'ai tenté, de façon que l'on pourra juger « réductrice » ou « scientifique », de proposer une lecture sociologique des *Années*. Sans doute parce qu'il est difficile pour le sociologue que je suis devenu avec le temps, de cesser de l'être en lisant de la littérature. Mais, il ne me semble pas non plus illégitime, maintenant que se sont tus les anathèmes contre « l'hérésie de l'extra-textualité³⁰ », de s'interroger sur la sorte de savoir que l'on peut trouver dans

le genre de romans qu'écrit Annie Ernaux, de se demander, comme invite à le faire Jacques Bouveresse³¹, en quel sens on peut parler de vérité en littérature ou encore de s'interroger sur les rapports entre la forme d'une œuvre et la connaissance qu'elle produit. ■

30. Jacques Bouveresse, *La connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité et la vie*, Marseille, Agone, 2008, p. 11.

31. *Ibid.*